



« Un marin ne fera jamais la grève »

Coéquipier de Jean-Pierre Dick (*Virbac Paprec 3*), Loïck Peyron dispute la Barcelona World Race, course autour du monde en double, qui a appareillé de Barcelone vendredi.

ENTRETIEN

A cinquante et un ans, Loïck Peyron compte parmi les marins les plus titrés. Touche-à-tout de génie, il navigue sur tout ce qui flotte depuis trois décennies. Entre le dernier Vendée Globe et la prochaine Coupe de l'America, il court la Barcelona World Race, tour du monde en double, comme équipier de Jean-Pierre Dick (*Virbac Paprec 3*).

Au regard de votre palmarès, c'est étonnant de vous voir simple équipier. Pourquoi ?

Loïck PEYRON. J'ai la chance de naviguer sur tous les supports depuis trente ans, que ce soit du multicoque, du monocoque, en solo, en équipage, du match race, de la course au large... Je suis un généraliste. Je respecte les spécialistes du Figaro Bénéteau par exemple, mais je trouve ça un peu réducteur. Je suis un perpétuel étudiant, même si je n'ai pas fait d'études (je n'ai pas le bac !) mais la vie est un amphithéâtre et depuis que j'ai couru ma première transat à dix-huit ans sur un bateau de 6,50 m, j'ai cette soif d'apprendre.

Contrairement aux idées

reçues, les skippers ne naviguent pas sur l'or...

Loïck PEYRON. J'ai commencé à vivre de la voile et nourrir ma famille dans les années quatre-vingt-dix quand j'avais la trentaine. Avant je dormais à bord de mes bateaux. L'appât du gain ne m'a jamais motivé. Gagner une Transat ce n'est pas comme gagner Roland-Garros. Mais tant mieux, c'est pour ça qu'on reste accessible et pas déformé. Un skipper reconnu gagne le salaire d'un cadre, trois à quatre mille euros mensuels. Je trouve que ce que gagnent les footballeurs est indécent. Ils sont irresponsabilisés depuis tout petits et racontent des conneries. À part des majordomes et des CRS, ils ne font pas travailler beaucoup de gens. Alors que nous, on se démène pour essayer d'en vivre, on prend des risques sur l'eau et on fait travailler des milliers de gens dans l'industrie nautique française. Tout nous oppose. On ne verra jamais un marin faire grève...

Revenons à la course, depuis votre succès ensemble dans la Transat Jacques Vabre 2005, Jean-Pierre Dick s'est-il plus affirmé ?

Loïck PEYRON. Oh oui... Il a beaucoup plus d'heures en monocoques 60 pieds que moi aujourd'hui ! Je me souviens qu'à l'arrivée en 2005, on avait débriqué et Jean-Pierre était encore en retrait du fait de son

arrivée tardive dans la voile. Je me souviens lui avoir dit : « Arrête de penser qu'on te regarde comme un étranger à ce village, tu en fais partie. C'est bon, tu peux enlever tous les posters de Michel Desjoyeaux sur ton mur ! » (Rires.) Là où j'ai trouvé qu'il s'était vraiment révélé, c'est lors du dernier Vendée Globe, dans ses analyses météo et ses positionnements stratégiques.

Dans votre association avec Jean-Pierre Dick, vous êtes plus dans l'intuition et lui, de par sa formation de vétérinaire, plus dans le rationnel...

Loïck PEYRON. Exactement. Avec les limites de chacun. On se complète bien. Jean-Pierre est souvent en boucle dans sa réflexion, je lui sers à stopper la boucle et à aller dans le concret. Inversement, il est intéressant de prendre parfois du temps pour confirmer des impressions.

Comment vont se passer les prises de décision à bord ?

Loïck PEYRON. Quand c'est important, on la partage. Si on sent qu'il faut l'avis de l'autre, on discute. À moi de respecter sa position, ce n'est pas à lui de l'imposer. Tout dépend du quotient non pas intellectuel mais marin de chacun.

Pour votre premier tour du monde à deux, appréhendez-vous les trois mois à vivre

dans un espace aussi réduit ?

Loïck PEYRON. Pour The Race (tour du monde) en 2001, on était dans un petit boyau en équipage, ça puait les chaussettes ! La promiscuité en mer c'est pas nouveau. Au XV^e siècle, c'était pire !

Où en est votre projet d'équipe avec votre frère Bruno pour la Coupe de l'America en 2013 ?

Loïck PEYRON. Ça avance. On s'est donné jusqu'à la fin du mois de mars, soit la date limite de confirmation d'inscription. Une vingtaine de personnes travaillent déjà au design team que je dirige et on a une liste de navigateurs importante. Après, ce sont les moyens qui confirmeront les hommes en question, c'est ce dont s'occupe Bruno.

Comment allez-vous faire pour diriger le design team pendant la course ?

Loïck PEYRON. J'ai déjà prévenu Jean-Pierre que j'avais besoin d'un sacré abonnement Inmarsat ! Autant sur un Vendée Globe, c'est quasiment impossible d'avoir la tête à autre chose, autant en double on a plus de temps. D'autant plus que je fais confiance aux gens à qui je délègue à terre. C'est la capacité à s'entourer qui fait la valeur d'une équipe, et je crois que Bruno et moi, nous avons montré par nos résultats qu'on savait s'entourer.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR NICOLAS GUILLERMIN

UN DÉBUT DE COURSE TRÈS SERRÉ

Quatorze monocoques 60 pieds (18,28 m) ont quitté la Catalogne le 31 décembre pour la deuxième édition de la Barcelona World Race, course autour du monde en double, soit 28 marins.

Au programme 25 milles nautiques (46300 kilomètres) à parcourir par la route des trois caps. Vainqueur en 2008 en 92 jours avec Damian Foxall, Jean-Pierre Dick, associé cette fois à Loïck Peyron (lire l'entretien), fait figure de favori. Hier après-midi, ils menaient avec une faible avance devant les duos Desjoyeaux-Gabart et Pavant-Audigane qui devraient leur donner du fil à retordre.



Loïck Peyron, à bord
du monocoque
Virbac Paprec 3.